



Association pour la Mémoire des Enfants Juifs Déportés du 12e arrondissement

Cérémonie à la mémoire de Claire Heyman et Maria Errazuriz

Autrefois, les gardiens de troupeaux qui vivaient au rythme des jours et des nuits, tout au long de l'année, guettaient l'apparition de la première étoile dans le ciel du soir, celle qui donnait l'heure de rentrer les troupeaux pour les mettre à l'abri dans la bergerie.

Mais en ce terrible et sinistre temps de l'occupation et de la police française aux ordres du gouvernement de Vichy, il n'y avait plus personne pour guetter l'étoile du Berger. Cependant, à Paris, dans le service social de cet hôpital Rothschild, deux femmes - *deux grandes femmes* - assistantes sociales au service de pédiatrie, furent prises dans cette tourmente de la barbarie humaine. Elles découvrirent là, avec horreur que « *ce que l'homme fait à l'homme - au mépris de toutes lois - ce que l'homme fait à l'homme - L'animal ne le fait pas¹* ».

Mais, « *là où croît le péril, croît aussi ce qui sauve* » nous dit Hölderlin. Claire Heyman et Maria Errazuriz, auxquelles s'est joint le personnel médical de l'hôpital — et parmi eux une jeune interne, Colette Brull-Ulmann — ont illustré cette affirmation avec une noblesse et une volonté inébranlables, en ce lieu, réservé aux enfants, clôturé et gardé jour et nuit, malgré les faibles moyens dont elles disposaient, en se donnant sans faiblir à leur engagement, à leur vocation, appliquant rigoureusement l'appel à la résistance de Pierre Brossolette : « *Ce qu'ils attendent de nous, ce n'est pas un regret mais un serment, ce n'est pas un sanglot mais un élan²* ». Oui, il y a des mots qui comptent : il y a le mot « **service** », et le mot « **assistance** », et puis le mot « **social** ». Ce sont bien plus que des mots lorsqu'on a délibérément fait, avec volonté et courage, le choix de la bienveillance envers l'autre, quel qu'il soit, en tout temps et en tout lieu. Elles sont restées debout dans ce monde si dangereux, si menaçant, après la défaite et la débâcle, puis après l'ignoble *Rafle du Vel' d'Hiv'*, tenaillées, sans cesse, par une angoisse languissante et tenace, où une police, détentrice de la violence illégitime de l'Etat français collaborationniste, envoyait des hommes, des femmes, des enfants, à l'hôpital pour leur faire donner des soins afin qu'ils fussent suffisamment valides pour être ensuite déportés sans retour.

« *Ce que l'homme fait à l'homme, l'animal ne le fait pas.* »

Et là, il y avait ces enfants que l'on envoyait ainsi, sciemment et froidement, vers la déportation et la mort, pour la seule raison qu'ils étaient nés juifs.

Nous nous sommes tous posé la question : « *Qu'aurions-nous fait si nous avions été là en cette terrible fracture de notre histoire humaine* ». Nous savons, grâce à Alain Wagneur³, l'écrivain, « *qu'y répondre serait présomptueux* ». Il est nécessaire cependant de se la poser, lorsque la paix nous offre le temps de la réflexion, afin d'être éventuellement en

¹ Charles Aznavour - « *J'ai connu les chaînes, j'ai connu les plaies* »

² Discours à l'Albert Hall, 18 juin 1943

³ Des milliers de places vides - Ed° Actes Sud, 2014

mesure de répondre, avec courage et détermination, à l'urgence, si jamais le temps de l'action résistante devait, hélas, revenir. Se mettre au service de l'autre est une occupation de tous les temps, de tous les instants. Et cela nécessite de se maintenir éveillés, comme le firent alors Claire Heyman et Maria Errazuriz. Dès la publication du *statut des Juifs*, puis la rafle du *billet vert*, Claire et Maria savaient que le temps était à l'action immédiate et dangereuse. Au sein de cet hôpital, elles sont entrées en résistance sans hésiter, sans faiblir, sachant le risque encouru, les dénonciations, les accusations, les interrogatoires, la torture, le bain glacé, la déportation et, au bout du chemin, la mort vraisemblablement. Alors, résolument, elles l'ont pris ce chemin qu'a décrit René Char, le poète, le résistant, tourné vers l'étoile du berger : « *Nous nous sommes étourdis de patience sauvage ; une lampe inconnue de nous, inaccessible à nous, à la pointe du monde, tenait éveillés le courage et le silence. Vers ta frontière, ô vie humiliée, je marche maintenant au pas des certitudes, averti que la vérité ne précède pas obligatoirement l'action.*⁴ »

La seule attitude possible consistait pour elles à sauver leur prochain, et en priorité accompagner et porter assistance à ces enfants terrorisés, et le reste était littérature.

Elles organisèrent et prirent alors la tête d'un réseau de résistance auquel participaient également de nombreuses personnes du service médical et social. Les enfants guéris risquaient la déportation. Il fallait les faire sortir. Dans l'ombre, certains devenaient des passeurs. Les enfants étaient envoyés à des œuvres juives, à des membres de leur famille, mais aussi « à la campagne », au *château du Moulinet* ou dans des couvents, grâce à l'action héroïque de l'Abbé Ménardais. On établissait de faux diagnostics, on « récupérait » des tampons de police, on faisait passer des enfants pour morts, sortis dans des cercueils, on utilisait un souterrain aménagé pour s'échapper de l'hôpital, la nuit, on faisait disparaître les noms des enfants des registres. Dans le service de maternité — mensonge à la fois horrible et éclairé — on déclarait des bébés morts-nés pour pouvoir les faire sortir.

Et puis, tout était fait pour qu'on ne trouve pas les affaires, les papiers d'identité. On effaçait, tant que faire se peut, toutes les traces, notamment les mentions indiquant que les enfants venaient de Drancy. Et beaucoup d'entre eux furent ainsi sauvés.

Héroïne de guerre extrêmement discrète, Claire Heyman est décédée en 1997. Maria Errazuriz, arrêtée, torturée, a été sauvée par l'intervention de l'ambassadeur d'Espagne. En 2005, elle a été reconnue *Juste parmi les Nations*. Elle est décédée en 1972 dans son pays, le Chili. Grâce au témoignage de Colette Brull-Ulmann, nous connaissons l'immensité de leur œuvre au service de ces enfants. Notre reconnaissance envers elles est immense. Il nous appartient aujourd'hui de faire en sorte que, par la transmission de leur mémoire, l'histoire de leur action édifiante au sommet de ce que peut faire l'être humain pour ses semblables dans les pires moments, soit racontée aux jeunes générations. C'est à cette tâche que les AMEJD sont attelées auprès des écoles, des collèges et des lycées.

Aujourd'hui, parmi nous, se trouve une de ces enfants qui, âgée alors de huit ans, se trouvait dans cet hôpital en 1942. Je vais vous livrer son émouvant témoignage dans un instant. Il sera ensuite suivi de l'hommage à Claire Heyman et Colette Brull-Ulmann que Paul et Hedy Delcampe, qui n'ont pas pu être parmi nous aujourd'hui en raison de leur état de santé, m'ont demandé de vous lire.

Roland LEY, *Président de l'AMEJD du 12e arrondissement*
Hôpital Rothschild, Paris, le 30 novembre 2017

4 René CHAR, *Fureur et mystère* • Seuls demeurent (1938-1944)

Témoignage de Betty Frydman épouse Guenik

née le 29 décembre 1934 à Paris



« Mes parents sont arrivés en France de Pologne en 1930. Ils étaient de condition modeste. Ils travaillaient dans la confection. J'ai un frère de quatre années plus jeune que moi, Marcel. Nous vivions tous les quatre dans un appartement situé au 213 rue de Belleville à Paris, composé de deux pièces dont l'une, la salle à manger, servait d'atelier dans la journée. Les toilettes étaient sur le palier, comme beaucoup à l'époque. Il m'arrivait d'aider mes parents à retourner les manches des vestons quand il y avait beaucoup de travail.

Puis est survenue la guerre. Mon père a été arrêté à la suite de la convocation du fameux *billet vert* en mai 1941 quand il ont recensé les hommes. Il a été envoyé à Pithiviers où nous sommes allés le voir avec ma mère à plusieurs reprises.

Ensuite, il y a eu la rafle du *Vel' d'Hiv'* le 16 juillet 1942. Ce jour-là, le matin de bonne heure, on frappe à la porte. Ma mère ouvre et se trouve face à deux policiers français qui lui ont demandé de préparer des affaires. Elle les a suppliés de nous laisser mon frère et moi et de l'emmenner toute seule. Ils ont refusé et nous ont demandé de nous dépêcher au risque de nous emmener sans rien. Nous sommes descendus. En bas de l'immeuble, un car de police avec déjà quelques personnes, nous attendait.

Le car nous a conduits au *Vel' d'Hiv'*, et là c'était l'horreur. Nous étions dans la plus grande promiscuité. C'est à peine si nous pouvions bouger. Le pire, c'étaient les nuits avec leurs cauchemars et des cris sans discontinuer. Pour les besoins, c'était épouvantable. Ma mère a eu très mal aux reins, elle s'est retrouvée en bas, à l'infirmerie. Mon frère a attrapé la gale et ma mère m'a recommandé de me coller à lui pour attraper à mon tour la gale.

Malades, on nous a emmenés tous les trois à l'Hôpital Rothschild où nous avons été séparés de notre mère. Nous avons pu aller la voir quelques fois, dès que nous n'étions plus contagieux. Puis, soudainement, on nous a dit que nous ne pouvions pas la voir car elle était trop malade. Mon frère, âgé de trois ans et demi, la réclamait, il s'est faufilé entre les jambes des infirmières, est entré dans la chambre qui était désespérément vide. Nous étions très malheureux. On avait emmené notre mère à Drancy. Mon frère est parti en sanglotant dans le jardin, a entouré un arbre de ses bras en appelant maman. Personne n'a pu l'arracher de cet arbre. C'était pathétique. Quelques temps après, il a souffert d'un abcès à la tête qu'il a fallu opérer. Je l'ai veillé jour et nuit jusqu'à ce qu'il guérisse. Je n'avais pourtant que 8 ans, mais je me sentais une responsabilité de mère. Les infirmières me grondaient parce que je ne quittais pas son chevet de toute la nuit.

Enfin, il a guéri, et c'est alors que « tante Claire » et « tante Maria » — il s'agit de Claire Heyman et Maria Errazuriz — nous ont emmenés une nuit, dans une camionnette conduite par « tonton René⁵ » au château du Moulinet. Nous y sommes restés, avec une dizaine d'autres enfants, encadrés par des moniteurs, toute la guerre. C'était dans un village où nous allions à l'école. Après la guerre, tante Claire nous a dirigés vers l'hôpital Rothschild où nous sommes restés jusqu'en 1948. Nous n'avons jamais revu nos parents. Nous sommes restés, par correspondance et visites, en étroite relation avec tante Maria, jusqu'à son retour en Argentine en 1962, et avec tante Claire jusqu'à son décès. Elle a assisté au mariage de mes enfants. »

⁵ Tonton René est certainement René Nunes, l'ami de Maria Errazuriz

*Lettre de Paul et Hedy Delcampe
à Claire Heyman et Colette Brull-Ulmann*



Chère Claire Heyman

« L'honneur de vous rencontrer, je l'ai eu fort tard, ici-même, lorsqu'au-delà de votre regard qui commençait à se perdre, je contemplais la femme à qui mes enfants devaient d'être nées. Par la suite, j'ai accroché votre portrait lumineux dans les expositions bâties par l'AFMA⁶ et Serge Klarsfeld, dans ces murs et dans de nombreuses villes de France. Je vous ai regardée joyeuse, je vous ai gardée dans nos albums familiaux. Mes enfants vous connaissent, notre reconnaissance vous est infinie. Je vous ai aimée et je ne peux vous voir sans penser à Colette Brull-Ulmann. »

Chère Colette,

« L'honneur de vous rencontrer, vous, nous est venu ici en 1996, dans cet hôpital Rothschild où cinquante ans plus tôt vous aviez été interne du temps des rafles. Votre témoignage au colloque qui eut lieu ce jour-là dans le grand amphithéâtre fut une révélation d'une intensité telle que ma femme, la petite allemande apatride qui n'avait jamais dit un seul mot de son passé, se lèvera pour prendre le micro et dire quelques mots simples sur ce petit matin du 10 février 1943 où, par miracle, elle fit la morte. Ce jour de 1996, vous l'avez sauvée une seconde fois. De cet instant, elle commença à dire ce qu'elle avait vu, les présences, les absences de camarades, les nuits de fuite, de pertes de mémoire, de visages, de passages affolés, de barbelés, et de bonheur. Le bonheur de notre vie familiale, c'est à vous que nous le devons.

Bien sûr, nous ne saurons jamais si la sortie du guet-apens de Rothschild nous la devons précisément à Claire et à Colette. C'était le temps de l'indispensable anonymat. C'était le temps des chaînes d'humanité. C'était le temps des Justes inconnus.

Il est probable que ma petite Hedy ait été sauvée par vous deux. Oui, vous avez sauvé une petite fille de huit ans qui, venue d'Allemagne, passa en France, en Suisse et en Angleterre où j'ai eu la chance de la rencontrer.

Vous avez sauvé le monde.

Chère Claire, chère Colette, nous vous renouvelons nos sentiments de profonde gratitude. L'héroïsme, qui allait de soi pour vous, inspirera ceux qui vous suivront.

De tout cœur, Merci, à jamais. »

Paul et Hedy Delcampe

⁶ Association Fonds Mémoire d'Auschwitz